

une vasque faite d'une seule tridacne. Cette coquille, fournie par le plus grand des mollusques acéphales, mesurait sur ses bords, délicatement festonnés, une circonférence de six mètres environ; elle dépassait donc en grandeur ces belles tridacnes qui furent données à François Ier par la République de Venise, et dont l'église Saint-Sulpice, à Paris, a fait deux bénitiers gigantesques.

Autour de cette vasque, sous d'élégantes vitrines fixées par des armatures de cuivre, étaient classés et étiquetés les plus précieux produits de la mer qui eussent jamais été livrés aux regards d'un naturaliste. On conçoit ma joie de professeur.

L'embranchement des zoophytes offrait de très-curieux spécimens de ses deux groupes des polypes et des échinodermes. Dans le premier groupe, des tubipores, des gorgones disposées en éventail, des éponges douces de Syrie, des isis des Mollusques, des pennatules, une virgulaire admirable des mers de Norvège, des ombellulaires variées, des aleyonnaires, toute une série de ces madrépores que mon maître Milne-Edwards a si sagacement classées en sections, et parmi lesquels je remarquai d'admirables flabellines, des oculines de l'île Bourbon, le "char de Neptune" des Antilles, de superbes variétés de coraux, enfin toutes les espèces de ces curieux polypiers dont l'assemblage forme des îles entières qui deviendront un jour des continents. Dans les échinodermes, remarquables par leur enveloppe épaisse, les astéries, les étoiles de mer, les pantacrinés, les comatules, les astérophours, les oursins, les holothuries, etc., représentaient la collection complète des individus de ce groupe.

Un conchyliologue un peu nerveux se serait pâmé certainement devant d'autres vitrines plus nombreuses où étaient classés les échantillons de l'embranchement des mollusques. Je vis là une collection d'une valeur inestimable, et que le temps me manquerait à décrire tout entière. Parmi ces produits, je citerai, pour mémoire seulement, l'élégant marteau royal de l'Océan indien, dont les régulières taches blanches ressortaient vivement sur un fond rouge et brun — un spondyle impérial, aux vives couleurs, tout hérissé d'épines, rare spécimen dans les muséums européens, et dont j'estimai la valeur à vingt mille francs — un marteau commun des mers de la Nouvelle-Hollande, qu'on se procure difficilement — des buccardes exotiques du Sénégal, fragiles coquilles blanches à doubles valves, qu'un souffle eût dissipées comme une bulle de savon — plusieurs variétés des arrosiers de Java, sortes de tubes calcaires bordés de replis foliacés, et très-disputés par les amateurs — toute une série de troques, les uns jaunes-verdâtres, pêchés dans les mers d'Amérique, les autres d'un brun-roux, amis des eaux de la Nouvelle-Hollande, ceux-ci venus du golfe du Mexique, et remarquables par leur coquille inbriquée, ceux-là des stellaires trouvés dans les mers australes, et enfin, le plus rare de tous, le magnifique éperon de la Nouvelle-Zélande; — puis, d'admirables tellines sulfurées, de précieuses espèces de cythérées et de Vénus, le cadran treillisé des côtes de Tranquebar, le sabot marbré à nacre resplendissante, les perroquets verts des mers de Chine, le cône presque inconnu du genre *Ctenodonta*, toutes les variétés de porcelaines qui servent de monnaie dans l'Inde et en Afrique, "la Gloire de la Mer," la plus précieuse coquille des Indes orientales; — enfin des littorines, des dauphinules, des turritelles, des janthines, des ovules, des volutes, des olives, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des harpes, des rochers, des tritons, des cérites, des fuseaux, des strombes, des ptérocères, des patelles, des hyales, des cléodores, coquillages délicats et fragiles, que la science a baptisés de ses noms les plus charmants.

A part, et dans des compartiments spéciaux, se déroulaient des chapelets de perles de la plus grande beauté, que la lumière électrique piquait de pointes de feu, des perles roses, arrachées aux pinnes marines de la mer Rouge, des perles vertes de l'haliotyde iris, des perles jaunes, bleues, noires, curieux produits des divers mollusques de tous les océans et de certaines moules des cours d'eau du Nord, enfin plusieurs échantillons d'un prix inappréciable qui avaient été distillés par les pintadines les plus rares. Quelques-unes de ces perles surpassaient en grosseur un œuf de pigeon; elles valaient, et au-delà, celle que le voyageur Tavernier vendit trois millions au shah de Perse, et primaient cette autre perle de l'iman de Mascate, que je croyais sans rivale au monde.

Ainsi donc, chiffrer la valeur de cette collection était, pour ainsi dire, impossible. Le capitaine Nemo avait dû dépenser des millions pour acquérir ces échantillons divers, et je me demandais à quelle source il puisait pour satisfaire ainsi ses fantaisies de collectionneur, quand je fus interrompu par ces mots :

"Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent intéresser un naturaliste; mais, pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait échappé à mes recherches.

— Je comprends, capitaine, je comprends cette joie de se promener au milieu de telles richesses. Vous êtes de ceux qui ont fait eux-mêmes leur trésor. Aucun muséum de l'Europe ne possède une semblable collection des produits de l'Océan. Mais si j'éprouve mon admiration pour elle, que me restera-t-il pour le navire qui les porte? Je ne veux point pénétrer des secrets qui sont les vôtres! Cependant, j'avoue que ce *Nautilus*, la force motrice qu'il renferme en lui, les appareils qui permet-

tent de le manœuvrer, l'agent si puissant qui l'anime, tout cela excite au plus haut point ma curiosité. Je vois suspendus aux murs de ce salon des instruments dont la destination m'est inconnue. Puis-je savoir?..."

Monsieur Aronnax, me répondit le capitaine Nemo, je vous ai dit que vous seriez libre à mon bord, et par conséquent, aucune partie du *Nautilus* ne vous est interdite. Vous pouvez donc le visiter en détail et je me ferai un plaisir d'être votre cicérone.

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais je n'abuserai pas de votre complaisance. Je vous demanderai seulement à quel usage sont destinés ces instruments de physique....

— Monsieur le professeur, ces mêmes instruments se trouvent dans ma chambre, et c'est là que j'aurai le plaisir de vous expliquer leur emploi. Mais auparavant, venez visiter la cabine qui vous est réservée. Il faut que vous sachiez comment vous serez installé à bord du *Nautilus*."

Je suivis le capitaine Nemo, qui, par une des portes percées à chaque pan coupé du salon, me fit rentrer dans les coursives du navire. Il me conduisit vers l'avant, et là je trouvai, non pas une cabine, mais une chambre élégante, avec lit, toilettes et divers autres meubles.

Je ne pus que remercier mon hôte. "Votre chambre est contiguë à la mienne, me dit-il, en ouvrant une porte, et la mienne donne sur le salon que nous venons de quitter."

J'entrai dans la chambre du capitaine. Elle avait un aspect sévère, presque cénobitique. Une couchette de fer, une table de travail, quelques meubles de toilette. Le tout éclairé par un demi-jour. Rien de confortable. Le strict nécessaire, seulement.

Le capitaine Nemo me montra un siège. "Veuillez vous asseoir," me dit-il.

Je m'assis, et il prit la parole en ces termes :

(A continuer.)

IL ÉTAIT TEMPS

UNE HISTOIRE ET UNE LEÇON POUR LES ENFANTS.

I

LA MAUVAISE VOIE

Le docteur Heurtier, absorbé par les soins et les soucis de sa profession, ne remarquait pas que ses enfants étaient malades. Or, ils avaient gagné au contact de quelques petits amis prétextuels la maladie épidémique que l'on nomme "la manie de paraître."

Mme Heurtier, aveuglée par sa tendresse, trouvait ses enfants les plus charmants du monde, et ne remarquait pas que Marie se connaissait trop bien en toilettes à un âge où l'on ne devrait encore se connaître qu'en poupées, et que le petit Raoul devenait un jeune monsieur prétentieux et moqueur.

L'oncle Henri vit tout cela. Il patienta aussi longtemps que le lui permit la brusque franchise de son caractère. Après avoir lancé mainte allusion transparente, qui demeura sans effet, il résolut de frapper un grand coup.

Voilà pourquoi, un beau matin, Mme Heurtier le vit entrer chez elle, avec un air de circonstance. Il avait boutonné militairement sa grande houppelande jusqu'au cou : c'est ce qu'il appelait "se mettre en tenue de combat."

Comme il entra, Mme Heurtier referma brusquement un des tiroirs de son secrétaire.

"Ma chère, lui dit-il, tu fais fausse route. Il est de mon devoir de t'avertir pendant qu'il est encore temps. Ta fille, passe-moi l'expression, devient une petite peste; quant à Raoul, il tourne tout simplement au petit crevé."

Mme Heurtier se récria. L'oncle développait son idée. "Qu'y a-t-il de plus grotesque, dit-il, que des enfants qui ont des prétentions au-dessus de leur âge? Marie fait la dame, Raoul fait le monsieur, et encore, quelle dame et quel monsieur! ils coupent, ils tranchent dans la conversation...."

Une fois parti, l'oncle Henri ne s'arrêtait pas facilement; pendant qu'il donnait carrière à son indignation, sa nièce se disait, avec une grande confusion intérieure, qu'il n'était pas sot à parler ainsi de ses enfants. Dans le tiroir qu'elle venait de fermer si vivement, elle cachait le cahier de notes de Marie. L'institutrice avait déclaré qu'il lui serait désormais impossible de s'occuper de Marie : lo parce qu'elle ne voulait plus rien faire; 2o parce qu'à la moindre observation elle prenait des airs de reine offensée, et commençait à répondre avec impertinence.

À côté du cahier de notes de Marie, il y avait une longue lettre du maître de pension de Raoul. L'élève Heurtier (Raoul), disait cette lettre, commençait à exprimer, dans un langage beaucoup trop pittoresque, le plus souverain mépris pour les études classiques en général, et pour le thème latin en particulier. Il avait, devant témoins, traité cet exercice utile de "sottise infecte;" il avait appelé la pension Morillon "une boîte;" il se faisait des sous-pieds avec de la ficelle et sentait fréquemment la cigarette.

"Mes pauvres enfants! dit madame Heurtier à son oncle, comme vous êtes dur avec eux! Ils ont si bon cœur!"

— Raison de plus pour couper court. Ils ont bon cœur, soit; mais tu fais tout pour les rendre vaniteux. Or la vanité dessèche le cœur. Il lui faut des triomphes à tout prix; il faut, pour être complets, que ses triomphes humilient ou attristent quelqu'un. Tu ne me crois pas, ma bonne fille? Tu croiras l'expérience; Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard quand tu ouvriras les yeux." Et l'oncle Henri sortit, plus bontoné que jamais.

Madame Heurtier appuya sa tête sur sa main et se mit à réfléchir. Le seul résultat de ses réflexions fut une migraine affreuse.

Le soir, pour se divertir, elle emmena "ses chéris" faire une petite visite. Malgré elle, elle regarda ses enfants d'un œil plus attentif : elle remarqua que Marie lui coupait trop volontiers la parole, levait trop souvent les yeux au ciel, employait trop facilement l'épithète "idéale" pour qualifier un bichon ou une étoffe, et faisait d'un petit ton trop assuré des observations risquées sur des sujets qui n'étaient pas de sa compétence. Raoul baillait à faire frémir, et prenait des airs à montrer clairement qu'il dédaignait tout ce qui n'était pas sa petite personne.

Elle eut comme un mouvement d'humeur contre ses enfants; puis elle se reprocha ce mouvement, et entra dans un magasin de jouets. A des prix ridiculement élevés, elle acheta une poupée pour Marie, et tout un harnachement militaire pour Raoul. "Tu fais une folie," lui disait sa raison. "Rien n'est trop beau pour eux," répondait son aveugle tendresse. Et puis, tout au fond de son cœur, elle regardait cette équipée comme une protestation contre les attaques "injustes" de l'oncle Henri, de l'institutrice et du maître de pension.

Les petits enfants qui flânaient sur le trottoir et regardaient les éblouissants étalages du jour de l'an, se retournaient et faisaient la haie pour jeter des yeux pleins d'admiration et d'envie sur la belle poupée et sur le bel uniforme.

Madame Heurtier, plus préoccupée qu'elle n'eût voulu l'être des paroles de son oncle, vit pour la première fois une chose qu'elle aurait voulu n'avoir jamais vue, une chose qui lui perça le cœur et lui ouvrit subitement les yeux.

Raoul ne se contentait pas de parader, il ricana d'un air dédaigneux et toisait insolamment les pauvres petits qui le regardaient bouche bée. Quant à Marie, elle avait pour ses admirateurs un sourire si sec et si hautain (voir la gravure, p. 70), que madame Heurtier trouva justifiés les reproches de l'institutrice.

Le coup fut violent, et la révolution soudaine. La pauvre mère eut honte de ses enfants, elle qui en était si fière. Son cœur se gonfla d'indignation; car elle avait bon cœur. Pour mettre fin à une scène si pénible, elle poussa Raoul et Marie dans un fiacre, s'y jeta après eux, et leva les glaces. Sa main tremblait, son cœur était plein d'amertume. Elle ne dit rien cependant; elle ne se sentait pas assez maîtresse d'elle-même pour exprimer en termes dignes et sévères les pensées qui lui venaient à l'esprit.

Une à une, les paroles de l'oncle Henri se présentaient à sa mémoire. "Oui, se disait-elle, la vanité dessèche le cœur. Il lui faut des triomphes à tout prix; il faut, pour être complets, que ses triomphes humilient ou attristent quelqu'un." Que de regards attristés ou envieux elle avait surpris dans les yeux qui s'étaient fixés sur ses enfants!

Elle emmena les deux coupables dans sa chambre, et y resta longtemps enfermée avec eux.

II

RÉPARATION

Quelques jours après, l'oncle Henri, sur un petit mot de sa nièce, accourut la trouver.

"L'autre jour, lui dit Mme Heurtier en rougissant, vous m'avez dit que..."

— C'est convenu : n'en parlons plus," dit doucement l'oncle Henri. Voyant que sa nièce était embarrassée, il avait pitié de son embarras. Car s'il était un peu bourru, il avait le cœur bien placé et plein de délicatesse. Il n'était pas comme ces donneurs de conseils qui s'en vont répétant à tout bout de champ : "Je vous l'avais bien dit!"

"Au contraire, reprit Mme Heurtier en souriant, parlons-en. Et d'abord, il faut que je vous remercie d'avoir commencé à m'ouvrir les yeux."

Pour se donner une contenance, l'oncle Henri déboutonna sa houppelande.

Tout le temps que sa nièce mit à lui raconter de point en point ce qui s'était passé, il regardait le tapis avec obstination. Il était ému : "Eh bien! dit-il enfin, une fois rentré à la maison, qu'as-tu fait?"

— J'ai beaucoup pleuré, et des larmes bien amères. Mes enfants, qui, après tout, ont bon cœur (signe affirmatif de l'oncle Henri), ont été profondément touchés de ma peine. Quand je les ai vus si émus et si ébranlés, j'ai jugé inutile de leur faire des reproches. Je me suis adressée à leur cœur; je les ai aidés à comprendre la nature du mal qu'ils avaient fait. Ils ont compris, les chéris, car ils sont intelligents (sourire et signe affirmatif de l'oncle Henri), que c'est, pour une âme, un grand malheur de faire naître dans d'autres âmes des sentiments aussi pénibles et aussi dangereux que le sentiment de l'humiliation, de la jalousie, de la haine peut-être.

"Ils m'ont demandé d'eux-mêmes à réparer leur faute. Je leur ai dit de chercher quel genre de réparation serait le meilleur. Ils ont tenu conseil entre eux. Ça été la grande affaire des trois jours derniers. Pour les encourager et soutenir leur bonne volonté, je leur ai fait l'aumône d'un petit conseil de temps en temps; mais leur décision leur appartient en propre. J'ai voulu leur laisser la peine de chercher et le plaisir de trouver, afin que le souvenir de cette aventure reste profondément gravé dans leur mémoire."

"Leur première idée a été de donner les malencontreux joujoux aux enfants que nous avions rencontrés. Outre la difficulté de retrouver des enfants que nous ne connaissions pas, il y avait un inconvénient, que Marie, cette chère petite, a signalé d'elle-même. Ces joujoux sont trop beaux. Ils feraient sans doute plaisir aux enfants

à qui on les donnerait, mais ce ne serait pas un plaisir sans mélange et sans danger. Par leur magnificence disproportionnée, ils provoqueraient de fâcheuses comparaisons dans l'entourage; ils feraient naître des jalousies, ils susciteraient des inimitiés; et quand ils seraient détruits, ils laisseraient derrière eux, outre le regret de ne plus les avoir, le dégoût des choses plus simples.

"On m'a soumis successivement une demi-douzaine de projets, de contre-projets et d'amendements. Voici à quoi l'on s'est arrêté."

"Tous les dimanches nous voyons passer d'ici, sur le trottoir d'en face, les petits enfants d'un asile, que les Sœurs conduisent à la messe du matin. Marie a pensé à eux. "Ils n'ont, m'a-t-elle dit, ni papa ni maman pour leur donner des étrennes, et ils doivent aimer les joujoux comme tous les enfants. Nous venons te prier de nous racheter les nôtres, que tu trouveras à placer pour quelque vente de charité, et de nous donner l'argent, auquel nous joindrons nos économies. Nous achèterons toute une cargaison de joujoux à bon marché, nous irons les distribuer nous-mêmes à ces petits enfants. Ce sera si amusant de les voir rire, sauter, et de les entendre faire beaucoup de tapage!"

— Eh bien, dit l'oncle Henri, qu'as-tu répondu à cela?"

— Je n'ai pas voulu paraître trop frappée de leur petit projet. J'ai seulement répondu que j'approuvais. Je leur ai posé quelques questions pour voir s'ils se rendaient bien compte de ce qu'ils allaient faire, et si toute cette histoire ne se tournerait pas en simple amusette. Ne vous moquez pas de moi si je vous affirme que leurs réponses ont été sensées et judicieuses.

"J'ai su par la directrice de l'asile qu'à certaines époques ceux de leurs anciens pensionnaires qui ne sont pas placés trop loin reviennent les voir, et que c'est l'occasion de quelques petites fêtes. J'ai fait part de cette circonstance à mes enfants. Comme quelques-uns de ces anciens pensionnaires, garçons ou filles, ne sont pas dans une situation bien brillante, nous avons joint aux joujoux un bon ballot de vêtements chauds. Vous m'offrirez bien votre bras jusqu'à l'asile. Marie et Raoul ont tenu à porter leurs paquets eux-mêmes. J'ai seulement envoyé le ballot de vêtements par Germain, parce qu'il était trop lourd."

En ce moment les deux enfants entrèrent, fort simplement vêtus. On voyait qu'ils ne voulaient pas jouer au seigneurs faisant largesse à leurs vasseaux.

L'oncle Henri et sa nièce marchaient derrière les deux enfants qui encombraient le trottoir de leurs énormes paquets. Quelques flâneurs se retournaient avec surprise. Mme de Chassel, une amie trop mondaine de Mme Heurtier, passa en coupé du matin; elle porta son longon à ses yeux, et se jura à elle-même qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal vu, que Mme Heurtier ne sortirait pas en toilette négligée, donnant le bras à un vieux bonhomme affublé d'une houppelande, et qu'elle ne laisserait pas ses enfants porter des paquets enveloppés de papier gris, comme les garçons épicieriers!

L'oncle Henri refusa absolument d'entrer dans la salle où l'on devait réunir les enfants, sous prétexte qu'ils le prendraient pour Croquemitaine ou pour le père Fouettard. C'était une de ses manies de se tenir toujours à l'écart. Mais il se posta derrière un vasistas. Vu de la salle, derrière sa vitre, il ressemblait au portrait mal encadré de quelque ancêtre bourru. Mais les enfants ne songeaient guère à le regarder.

Au moment même où commençait la distribution, les voisins de la salle d'asile tressaillèrent en entendant un vacarme épouvantable, et le bruit courut dans le quartier que les bambins étaient en pleine insurrection contre les bonnes Sœurs.

Les marmots avaient commencé par regarder les visiteurs d'un air passablement ahuri; les anciens et les anciennes pensionnaires se tenaient tout penchés au second plan. Quand on leur expliqua ce que contenaient les paquets, ils se regardèrent les uns les autres et se mirent à ricaner. Les plus hardis se portèrent en avant, la convoitise et la curiosité prenant le dessus. Marie et Raoul se mirent à détacher les paquets, et étalèrent aussitôt aux yeux étonnés des petits orphelins, les joujoux et les bonbons qui leur étaient destinés. Alors, les enfants s'avancèrent les mains tendues (voir la gravure), et l'oncle Henri, de derrière son cadre, et madame Heurtier, qui se tenait à leurs côtés, furent les heureux témoins de la bonté, de la grâce et de l'intelligence avec lesquelles Raoul et Marie firent la distribution de leurs cadeaux. Aux petites, des poupées et des petits moutons; aux plus grandes, des livres et des boîtes à ouvrage; un petit bonhomme reçut une trompette et un sabre. Ils eurent tous des bonbons. Quant aux anciens et aux anciennes, qui se tenaient en arrière, leur tour arriva, lorsque, défaisant le gros paquet que Germain avait porté à l'Asile, madame Heurtier leur donna à chacun quel qu'article de vêtement. Après leur avoir adressé quelques bonnes paroles, et avoir reçu les remerciements des Sœurs, madame Heurtier, ses enfants et l'oncle Henri s'en retournèrent à la maison, heureux du bonheur qu'ils avaient causé. Raoul et Marie étaient guéris pour toujours de leurs prétentions et de leur fierté, et n'eurent pas désormais de plus grand plaisir que d'aller de temps en temps visiter leurs petits protégés à l'asile. Dans ces occasions, madame Heurtier chargeait ses enfants de cadeaux pour les orphelins. L'oncle Henri vint à aimer Marie et Raoul aussi éperdument que les aimait leur mère, qui le remercia bien souvent de lui avoir ouvert les yeux sur leurs défauts. Elle appelait le vieux bourru l'ange-gardien de ses enfants.